

RENÉ COLOMB

1894 - 1947

René COLOMB naquit le 27 octobre 1894, à Gray, où son père était officier. Il fit ses études au collège de Nantua, puis au lycée de Lyon et fut reçu en 1914 à l'École Polytechnique.

Engagé volontaire, il prit part brillamment à la guerre, et trouva là une première occasion de manifester cette admirable énergie et ce sens intransigeant du devoir qui devaient rester les caractéristiques dominantes de toute sa carrière. Il en revint à vingt-quatre ans, Chevalier de la Légion d'Honneur avec une Croix de guerre ornée de cinq citations.

Presque aussitôt, il entra à la Compagnie de Produits Chimiques et Electrométallurgiques Alais, Froges et Camargue. Après un séjour de quatre ans en usine, il fut appelé à Paris, au Service des Travaux Neufs et de l'Electricité de cette Compagnie. D'abord adjoint au chef de service, il le remplaça bientôt pour devenir ensuite Directeur de la Compagnie et Administrateur de la Chambre Syndicale des Forces Hydrauliques, jusqu'au moment où — quelques mois avant sa mort — la nationalisation de l'électricité le fit passer à l'Electricité de France.

C'est dans ce Service des Travaux neufs où à la tête des filiales hydroélectriques de la Compagnie Alais, Froges et Camargue qu'il devait donner sa mesure et, par une série de réussites notoires, révéler progressivement les dons exceptionnels qu'il portait en lui. Fait très rare et qui classe un homme : il parut d'autant plus apte à assurer une fonction que ses pouvoirs y étaient étendus et comportaient plus de responsabilités.

Quelque brève, hélas, qu'ait été sa destinée, elle fut admirablement remplie. Pour s'en bien rendre compte, il faut se remémorer la liste des travaux auxquels il collabora ou qui furent exécutés sous sa direction pendant les quelque vingt années qu'il passa dans ce Service :

- 1926 : Chute du Poët sur la Durance ;
- 1929 : Chute de Sabart sur le Vicdessos ;
- 1935 : Barrage et usine de Bissorte ;
- 1935 : Barrage et usine du Sautet (le plus haut barrage d'Europe) ;

1936 : Construction des lignes à 150.000 volts reliant les vallées de l'Arc et de la Durance avec passage au col du Galibier à 2.800 m. d'altitude (la plus haute ligne d'Europe) ;

1937 : Usine de pied de barrage du Chambon ;

1938 à 1946 : Usine de Pradières avec barrages d'Izourt et de Gnioure. Travaux d'Aston, de Castelnau et d'Aussois ;

1942 : Usine de Saint-Michel ;

1944 : Usine du Vénéon

1944 à 1946 : Reconstruction de l'Usine de Bissorte et des usines de Maurienne détruites par les Allemands lors de leur retraite.

Réalisateur infatigable, il eût pu prendre pour devise ce vers de Shelley cher au Maréchal Lyautey : « The soul's joy lies in doing ». Possédant à fond son métier, il n'en était aucunement prisonnier. Il en avait une connaissance intelligente, celle de ses possibilités, non de ses routines. Le souci du conformisme ne l'a jamais gêné. A chaque problème nouveau, il cherchait une solution originale, qu'il avait une sorte de génie pour découvrir, ne reculant pas devant les formules les plus hardies, mais écartant impitoyablement les acrobaties purement spectaculaires, car il était par tempérament hostile à toute vaine manifestation.

Il a honoré et enrichi l'art de l'ingénieur. A son âge, nul n'a fait autant, nul n'a fait aussi bien.

Aussi à l'aise dans son bureau d'études que sur un chantier, il réalisait cette rare et suprême alliance de la réflexion et de l'action. Audacieux dans ses conceptions, tenace dans ses idées, il était prompt à s'animer dans les discussions et l'on sentait, alors, dans ses interventions nettes et vigoureuses, dans son élocution saccadée, dans sa critique sans fard des idées qui lui étaient opposées percer la flamme d'une conviction profonde. Animateur au dynamisme exceptionnel, il exigeait beaucoup des siens, bousculait les nonchalances, niait les difficultés, exigeait toujours de nouveaux records.

Ces manières un peu rudes eussent pu lui aliéner bien des sympathies. Elles lui valurent,

au contraire, l'affection profonde de ses subordonnés, l'estime de tous ceux qui traitèrent avec lui.

C'est que, derrière cette brusquerie superficielle, chacun reconnaissait en lui ces qualités qui font le véritable chef : la compétence, la droiture, le caractère. D'une morale rigide, d'une franchise et d'une loyauté totales, il avait acquis le respect unanime réservé aux hommes qui ne savent ni louvoyer ni compromettre. Sa rudesse n'était qu'apparente et servait de masque à une sensibilité très vive qui craignait de se trahir. Le fond réel de sa nature était fait des sentiments les plus généreux. Au moment de ses plus grands éclats, il ne cherchait pas à blesser mais à convaincre. Ennemi des intrigues et des savantes manœuvres, il allait au-devant de toutes les responsabilités avec une tranquille vaillance. Il choisissait ses chemins avec décision, les suivait avec une ténacité que rien ne parvenait à faire fléchir et un entrain merveilleux qu'il communiquait à son équipe de collaborateurs fidèles. Tous vibraient à l'unisson. L'usine qui s'édifiait était leur œuvre commune. Le tour de force, ils l'avaient réalisé d'un même élan. La satisfaction du travail bien fait, mené à bonne fin, ils la goûtaient ensemble, pas longtemps d'ailleurs, car, à peine un chantier était-il fermé, que l'on en ouvrait un autre. Et l'on décidait aussitôt de faire mieux que la dernière fois.

La place que COLOMB s'était faite peu à peu à la Compagnie Alais, Frogès et Camargue, l'autorité qu'il y avait acquise, l'indépendance dont il y jouissait, les résultats qu'il y a obtenus constituent une preuve exemplaire de la façon dont les entreprises privées savent opérer la

sélection des mérites, de la confiance qu'elles leur accordent et du rendement qui en résulte. Grande leçon à méditer en ces temps de réformes de structure dont il faudra bien arriver à dresser un jour pour le pays, le bilan sincère et véritable.

Par un contraste singulier, cet homme si audacieux dans ses réalisations, si sûr de lui en face des forces naturelles, si vif dans les discussions d'affaires, était dans le privé d'une extraordinaire timidité. Il se plaisait à rendre service, mais n'admettait pas qu'on l'en remerciât. Il poussait, en ce qui concerne sa personne et sa famille, la discrétion à un degré qui a bien souvent surpris ses amis. Il était d'une extrême modestie, ne cherchant jamais à se mettre en avant, n'ayant jamais une seconde de solennité ou un accent silencieux, fuyant les manifestations officielles. Une sorte de pudeur faisait que, dès que les ordres étaient donnés, les travaux faits, les accords signés, on ne le voyait plus. On eût dit qu'il craignait toujours d'encombrer.

Cet ensemble de qualités faisait de lui un être à part, une personnalité à nulle autre pareille, dont tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher et de le comprendre conserveront pieusement le souvenir gravé au plus profond de leur cœur.

A l'heure où la France, sortant d'une épreuve effroyable, a plus que jamais besoin d'hommes d'action, de caractère et de devoir, cette vie si bien remplie malgré sa brièveté, cette vie toute droite et sans reproche restera un exemple incomparable pour tous ceux qu'anime le noble désir de servir.

J. DUPIN.